

La preuve
Andréanne Saint-Jacques

J'étais plantée devant mon ordinateur quand mes amis m'ont invitée au restaurant. Je n'en avais pas la moindre envie, mais je les évitais depuis maintenant deux mois et je devais, pour le bien de mon œuvre, garder quelques personnes simples dans mon entourage pour louer mon travail. Tous les génies ont, un jour ou l'autre, besoin d'être rassurés.

Leur invitation arrivait pourtant au mauvais moment: j'étais irritable cette journée-là. Mes amis avaient le don de m'énerver encore plus. *Primo*, ils avaient eu le culot de me déranger alors que je rédigeais mon avenir; *secundo*, ils se croyaient assez dignes pour partager une table avec moi. Ils m'interrompaient en pleine écriture de mon premier roman, qui, je n'en doutais point, serait un chef-d'œuvre de la littérature universelle. Tous mes professeurs – ceux qui étaient assez compétents – le disaient.

Arrivée au restaurant, un petit casse-croûte vietnamien, je fus désagréablement surprise: un quatrième idiot (inconnu) était assis à côté de mes amis, aussi des idiots, mais connus. En guise de salut, Idiot numéro un me fit un grand signe de la main pendant qu'Idiot numéro deux essayait de me donner la bise, mais je l'esquivai avec adresse: des années d'entraînement. Idiot numéro trois se contenta d'un vague hochement de tête. C'était mon préféré. Idiot numéro quatre (inconnu) me tendit une main moite, que j'ignorai. Je n'étais même pas encore assise qu'il se présentait: il était étudiant à l'université (la même que moi), fraîchement accepté au département de Création littéraire (le même que moi). J'étais là depuis maintenant deux ans; les standards d'admission s'étaient de toute évidence dégradés. Mes amis l'avaient rencontré à une soirée étudiante. Ils lui avaient dit qu'il me ferait plaisir de répondre à toutes ses questions. Ah bon... Je n'allais pas m'abaisser, moi, meilleure élève de ma cohorte (et des cohortes précédentes) à aider un minable de première année.

Voyant que je n'allais pas démarrer la discussion, Idiot numéro quatre entama une conversation sur la littérature, rien d'autre qu'une pathétique tentative phatique de tisser des liens. Le sujet divergea rapidement vers mon roman en cours. Naturelle, j'étais, après tout, l'espoir du monde littéraire. Mes amis commençaient à bien me connaître. Ils avaient

lu sur mon visage mon mécontentement devant la présence inattendue d'Idiot numéro quatre et ils essayaient tant bien que mal de se racheter en m'envoyant des fleurs. Malheureusement, toute bonne chose a une fin, et Idiot numéro quatre ne put s'empêcher de briser ce doux moment de flatterie:

— Nous avons un point en commun, alors: moi aussi, j'écris mon premier roman!

Grossière erreur. Je répondis que je n'écrivais pas de navets. Son visage blême me satisfit énormément.

La suite du repas fut tendue, la plupart des conversations se terminant par un de mes commentaires narquois. Je tiens à rappeler que j'étais de mauvaise humeur et qu'ils avaient ajouté de l'huile sur le feu en invitant l'autre idiot sans me prévenir. L'atmosphère s'allégea quand le serveur déposa sur la table cinq biscuits chinois. Mes amis se précipitèrent pour les ouvrir et lire à voix haute les petits messages insipides cachés à l'intérieur. Je me retins de passer une remarque désobligeante: j'en avais assez fait pour la soirée. Me sentant magnanime, j'acceptai de participer à leur petit jeu stupide. Je pris un biscuit chinois et lus l'ineptie censée prédire ma destinée:

En face d'une telle incompréhension, d'un tel monde d'incompréhension, il était impossible de lutter.

Un silence de mort s'abattit. Pourtant, c'était beaucoup mieux que « Votre joie illumine votre entourage » ou encore « De nouvelles rencontres vous attendent ! » En relevant la tête, j'aperçus les visages hébétés de mes amis. Ils n'avaient jamais découvert une phrase aussi complexe, aussi sombre et aussi dramatique dans un biscuit chinois. J'en étais absolument ravie. L'événement étrange confirmait ce que je savais déjà. Même un biscuit chinois avait reconnu mon statut, supérieur à celui de mes amis et de tous les mollusques attablés au restaurant. J'étais le Messie.

De retour chez moi, je laissai mon esprit divaguer. Je devais commencer à penser à mon nouveau nom. Quand je serais célèbre, ce qui ne tarderait pas à venir, un adjectif serait très

sûrement inventé à partir de mon nom de famille et « Dupuis-Dupondien » n'avait pas la même puissance que *kafkaïen*, *dantesque* ou *dostoïevskien*.

Quelques années plus tard, à ma grande surprise, je vois *Idiot* numéro quatre lors d'une soirée donnée en son honneur pour le succès retentissant de son premier livre. J'ai oublié la plupart des détails de notre première rencontre: je me souviens juste du biscuit chinois. Il a été publié par l'une des maisons d'édition qui a refusé mon roman, ce qui confirme mes doutes sur la compétence de ses éditeurs. Ils ne doivent pas connaître grand-chose à la littérature. Sûrement des minables qui n'ont jamais réussi à écrire une seule ligne de leur vie, mais qui prétendent savoir distinguer le bon grain de l'ivraie et qui se vantent d'avoir étudié Proust devant leurs collègues alors qu'ils ne l'ont jamais lu. Je les imagine se masturber furieusement chez eux tous les soirs en lisant des romans harlequins. Lamentables. Comment est-ce qu'ils peuvent appartenir à une boîte aussi prestigieuse ? Je suis dégoutée.

Le lendemain matin, dès l'ouverture, j'achète son roman. Au bout de quelques pages, ma blessure se referme. C'est illisible. Les métaphores, les personnages et l'histoire ne contiennent même pas une miette d'intérêt. Je vomis le roman. Ce n'en est qu'une preuve de plus. La complexité de mon œuvre transcende la littérature actuelle. Personne n'a atteint la hauteur suffisante pour l'appréhender. Je n'ai pas abandonné l'écriture faute d'inspiration ou de talent, comme plusieurs le sous-entendent : je l'ai seulement mise sur pause en attendant le moment opportun.

Satisfaite, j'arrête à un restaurant vietnamien près de chez moi, histoire de me remplir le ventre pour remplacer le vide intellectuel provoqué par la lecture du roman d'*Idiot* numéro quatre. À la fin du repas, le biscuit chinois me revient à l'esprit. Il avait raison. En face d'une telle incompréhension de mon génie, d'un tel monde d'incompréhension, il est impossible de lutter. Inutile de m'inquiéter : comme tous les génies, je serai encensée à ma mort.